

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN. L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. 1) Collège Joliette, P. Q., Jeudi, 1er Février 1877. (No. 9.)

GODEFROY DE BOUILLON

AUX CHEFS DE LA PREMIÈRE CROISADE.

L'armée chrétienne avait pris ses quartiers d'hiver à Tortose. Le printemps approchait, plusieurs chefs voulaient se contenter des conquêtes précédentes et hésitaient à marcher sur Jérusalem. Godefroy de Bouillon les convoqua et leur adressa une harangue pour stimuler leur courage défaillant.

ILLUSTRES CHEVALIERS,

Notre arrivée sur ces lointains rivages est encore récente et déjà des milliers de nos frères d'armes ont succombé à la tâche. Vous les avez noblement vengés sur les champs de bataille et, plus d'une fois, l'ennemi épouvanté a fui devant vos armes victorieuses. Le monde entier a les yeux fixés sur vous ; il attend avec impatience une résolution extraordinaire et digne de votre haute valeur. Jérusalem retentit de cris d'alarmes, demande un terme à ses maux, nous tend les bras et, d'avance, nous appelle ses libérateurs. Un ennemi perfide l'écrase sous son joug de fer, souille ses temples et détruit ses autels. Le drapeau des farouches disciples de Mahomet flotte avec orgueil au dessus du tombeau du Sauveur, et semble défier nos attaques. La honte sera notre partage, si nous souffrons que les infidèles insultent plus longtemps à la religion de nos pères ; il faut à tout prix punir leur audace, notre gloire le veut, notre honneur le commande.

Intrépides guerriers, qu'est-ce qui vous a déterminés à quitter tout-à-coup les loisirs de la paix, à dire adieu à la patrie, pour venir combattre à plus de cinq cents lieues de vos foyers ? Est-ce pour acquérir une gloire stérile ou pour satisfaire de vains désirs d'ambition que vous avez traversé tant de mers, essuyé de si grandes fatigues, affronté des périls si nombreux ? Non, de plus nobles motifs vous ont mis les armes à la

main. La délivrance de la Ville Sainte soumise à l'oppression la plus barbare, vous a fait accourir du fond de l'Occident. Vous voulez rendre à la liberté tant de malheureux chrétiens qui pleurent dans l'esclavage, qui périssent dans d'infests et sombres cachots, qui tombent chaque jour sous les coups des féroces Sarrasins !

Nous avons, il est vrai, remporté d'éclatantes victoires qui ont appris aux infidèles à nous respecter et à nous craindre ; mais notre but est-il atteint ? Nos frères sont-ils libres ? Jérusalem est-elle à nous ?... Allons-nous donc abandonner une entreprise commencée sous de si heureux auspices ? Les musulmans nous environnent de leurs bataillons épais et menaçants, ils épiënt nos moindres démarches ; ils attendent impatiemment notre départ pour se jeter, semblables à des loups affamés, sur les provinces que nous avons conquises. Trompons leur cruelle attente, montrons que l'apathie est incompatible avec le caractère, avec la noble mission du chevalier chrétien.

Votre longue expérience de la guerre vous montre clairement que reculer dans la position critique où nous sommes, c'est notre déshonneur, c'est notre perte inévitable. Une fuite honteuse est toujours plus funeste qu'une bataille intrépidement perdue. Au contraire, si nous poursuivons notre œuvre, le Dieu des armées, arbitre de la victoire, dirigera nos efforts généreux et le triomphe sera notre récompense. Le drapeau des croisés, prenant la place de l'étendard mahométan, se balancera avec majesté au-dessus de la Cité Sainte. Les chrétiens dont vous aurez brisé les fers vous feront un accueil plein d'allégresse et de reconnaissance. Votre gloire effacera celle des plus illustres conquérants. La renommée de vos merveilleux exploits précédera votre retour au foyer domestique. La France, fière de ses guerriers, vous verra revenir le front ceint de lauriers immortels. L'Europe et le monde entier vous admireront. Marchons donc, vail-

lants chevaliers, achevons notre œuvre. Jérusalem !... Voilà le terme de nos travaux, voilà le but de notre expédition.

HENRI FLAMAND—(Philosophie.)

L'ÉCOLE DE RÉFORME.

(SUITE ET FIN.)

L'atelier représente une petite *facterie* moderne parfaitement fournie en machines. Elles furent toutes mises en mouvement au profit de notre curiosité et nous pûmes nous assurer de la dextérité avec laquelle les jeunes ouvriers savent les manœuvrer. De plus, pour donner à leurs connaissances le plus d'universalité possible, tous les mois il y a changement complet dans la distribution des emplois, de sorte qu'après quelques années de pratique, ils deviennent experts dans tous les détails de leur métier. On sait assez que c'est le contraire qui a lieu dans les ateliers où le patron n'a en vue que son profit : diviser les travaux à l'infini et appliquer chaque individu à un point particulier comme une machine. Les Frères ont avant tout en vue l'intérêt et surtout l'avenir de leurs élèves.

Pendant que F. Louis nous faisait passer en revue ouvrages et machines, j'avais l'œil sur le personnel et je faisais une petite étude de physionomie. Le sujet en valait la peine. A moins de connaître toute l'influence de la charité sur les cœurs, impossible de s'attendre à pareil spectacle derrière les barreaux d'une cage où l'on n'est pas venu se jeter précisément soi-même. En voyant ces figures ouvertes et pleines de fraîcheur et de santé, on reconnaît que sous l'influence de de la Religion, ces déshérités de l'honneur ont recouvré la paix de la conscience, et, jeunes chrétiens, se sont réhabilités à leurs propres yeux en attendant que la société le reconnaisse. Pour la plupart ils sont robustes, bien faits de leur personne et accusent beaucoup d'intelligence. La plus parfaite entente semblait exister entre le Frère et eux ; détail qui n'est pas sans importance. Car la jeunesse, soit de l'atelier, soit de l'école n'est pas exemptée du principe du vieux Sénèque : "*Regenda est magis fervida adolescentia*" : de sorte que de temps en temps, paraît-il, la coercition doit se faire sentir. Cependant, on n'en est pas moins bons amis pour cela.

Mais tout plein d'attraits que soit ce spectacle, il nous faut le quitter. Il nous reste beaucoup à voir, et trois bons quarts-d'heure se sont envolés sous le charme de ce premier tableau. Ainsi après avoir remercié le Frère de son exquise obligeance, nous passons à la pièce voisine. Nous trouvons ici les bour-

reliers et les selliers fraternisant dans une salle commune et sous un même chef installé à une espèce de comptoir où il prépare et distribue la tâche de ses ouvriers. Le travail se poursuit au milieu d'un silence presque complet ; une activité vigoureuse se déploie de toutes parts. Nous allions nous convaincre sur-le-champ qu'à cette activité préside une intelligence qui sait allier la promptitude avec le fini des ouvrages. Attendant à cet atelier sont deux magasins où cordonniers et selliers exposent en vente leurs produits respectifs.

On y arrive par un petit couloir bordé de balles de marchandises attendant leur destination. Nous nous rencontrons avec un bon nombre de chalands attirés par la modicité des prix et aussi par le mérite des ouvrages. De fait, il y a dans ces magasins des articles qui représentent tous les degrés de l'élégance et du fini : et pour ôter ici à cette dernière assertion tout semblant de réclame peu fondée, j'ajouterai que çà et là brillent appendues à divers objets des médailles de premier mérite décernées par l'Exposition provinciale. On voit par ces garanties que les élèves de la Réforme savent mettre à profit les leçons de leurs maîtres et que la tâche des Frères est loin d'être ingrate même au point de vue matériel.

Nous voici maintenant à un deuxième étage ; il est distribué en plusieurs ateliers de dimensions et d'importance diverses. Le premier où nous sommes introduits est celui des menuisiers. Aussi richement pourvu en machines que celui des cordonniers, il l'emporte par le nombre du personnel et par le mouvement qui accompagne le travail. La salle est remplie du concert bruyant de ces puissants mécanismes qui, animés par la vapeur et dirigés par le goût, taillent et façonnent le bois brut en moulures de toute espèce. Ce spectacle est bien appétissant pour la curiosité, mais des motifs plus urgents nous en font bientôt faire le sacrifice : d'un commun accord nous nous prenons à soupirer après un milieu plus calme et une atmosphère plus transparente. Frère Louis nous promet cette jouissance si nous voulons seulement le suivre à son atelier. Chemin faisant, nous passons devant un appartement aux proportions modestes et au rôle réputé secondaire puisque F. Louis ne fait que l'indiquer du doigt en disant : "Ici on fabrique les chaussures à la mode de nos pères." En effet quelques dix ou douze ouvriers, sur le tabouret professionnel, tirent le ligneul et battent la cheville à qui mieux mieux ; çà et là un baquet rempli d'une eau jadis limpide où nagent de futures semelles ; puis le plancher est jonché de formes, d'empêignes et de l'inévitable détritrus spécifique : bref, une boutique comme on en rencontre dans nos vieilles paroisses, avec une couleur locale parfaitement reproduite.

On dirait vraiment que les Frères de Charité s'ingénient à tenir leurs élèves dans une illusion perpétuelle sur leur condition de détenus en façonnant, pour chacun, un milieu tout conforme à ses goûts.

Mais F. Louis tient déjà le bouton de sa porte, impatient de nous faire entrer *chez lui*. Ce *chez lui* est un atelier vaste, très-propre et parfaitement éclairé. Sur des tréteaux qui longent le mur, sont assis à l'orientale quelques douzaines de tailleurs en herbe. Leur occupation principale est de confectionner et de réparer l'uniforme de l'établissement ; c'est-à-dire pantalons, blouses et casquettes en étoffe indigo, le tout libéralement orné de raies écarlate. C'est là, dira-t-on, une occupation prosaïque et peu propre à communiquer aux jeunes ouvriers le type du beau idéal de leur métier. J'en conviens ; pourtant, vous ne sauriez croire quels efforts de génie se déploient sur ce thème ingrat afin d'harmoniser la *dernière mode* avec la coupe réglementaire. Il faudra voir plus tard ces esprits actifs en face d'une tâche naturellement inspiratrice !— En attendant, ce sont d'aimables enfants, animés du meilleur esprit, si l'on en juge par les paroles et les sourires qu'ils cherchent à échanger avec leur Frère directeur.

Mais en consultant nos montres, nous nous apercevons que cette visite, qui devait être pour nous une courte récréation, aura bientôt absorbé le plus clair de notre journée. Nous formulons en conséquence la résolution de partir. Sur-le-champ, comme pour augmenter notre sacrifice, tout un programme de détails intéressants est mis sous nos yeux : " Notre église,—notre manufacture de cigares—notre bande de musique."— Par voie de consolation, nous promettons de revenir et à telle heure qui nous permettra d'entendre les jeunes musiciens : ils méritent cette attention à bon titre puisque leur bande compte déjà parmi les meilleurs corps de musique de la ville.

L. T.

Montréal, Janvier 1877.

Excursion dans l'Illinois.

SUITE. (1)

Mais Chicago n'était pas le terme de mon voyage. Les appâts séducteurs que l'opulente cité peut offrir à un touriste enthousiasmé, échouèrent contre mon inflexible parti-pris. J'avais décidé de ne rien observer dans mon rapide passage à travers la ville, me réservant d'y revenir sous la

conduite d'un cicerone obligeant et expérimenté. Pour le moment j'avais hâte d'arriver au but final de mon excursion.

Je repris donc, et, cette fois avec un vif empressement, place dans les chars. Bourbonnais, lieu de ma destination, n'est éloigné que de 55 milles de Chicago. Pour un train de chemin de fer, lancé à toute vitesse, cela représente un pas tant soit peu allongé. J'arrivai sans encombre. Il était temps ! J'avais passé deux jours et une nuit dans les chars ; j'étais tout fatigué, tout brisé, tout endormi, tout démoralisé, tout malpropre, tout enfumé, noir en un mot et laid comme un nègre et par dessus tout d'une humeur massacrante.

La gracieuse réception qui me fut faite, à mon arrivée au débarcadère de la gare, fit disparaître à l'instant ces inconvenients moraux et physiques et, à la vue de mes amis qui s'empresaient autour de moi avec la plus franche et la plus cordiale gaité, je retrouvai tout mon calme et toute ma joie. Tel, après les fureurs de la tempête, le rayon bienfaisant de l'astre du jour ranime et réjouit la nature.

Il aurait fallu avoir le cœur bien insensible pour résister aux attentions délicates dont je fus l'objet. Les amis, dont j'avais serré la main loyale avec tant de plaisir, s'évertuaient à me rendre mon séjour agréable, et je me plais à déclarer qu'ils y réussirent de la manière la plus complète. Je me rappellerai toujours avec délices les quelques journées que je passai au milieu d'eux.

Quel beau pays que l'Illinois ! quel territoire spacieux ! il semble que l'horizon s'éloigne afin de laisser à la vue un champ plus libre, afin de permettre à l'œil de contempler ces immenses campagnes, étalant avec orgueil leurs riches productions en céréales. Les statistiques établissent que le rendement de ces terres est vraiment prodigieux. Que de réflexions se pressent dans notre esprit, que de sentiments de gratitude animent notre cœur à la vue de l'inépuisable munificence de Dieu ! C'est sa Providence qui a allumé ce foyer solaire, dont les rayons mûrissent ces splendides moissons, c'est elle qui répand cette rosée bienfaisante, ces pluies périodiques dont la terre se nourrit. Hélas ! l'homme insouciant se borne trop souvent à profiter d'une manière égoïste de tant de bienfaits, sans s'élever jusqu'à Celui qui en est la source intarissable !

Je suis ici à trois cents lieues de mon pays et cependant je me trouve au milieu de Canadiens. Je me demande parfois si je ne suis pas le jouet d'une illusion, tant il y a de similitude entre Bourbonnais et les paroisses les plus privilégiées du Bas-Canada. Nos compatriotes sont heureux ici, parce qu'ils ont conservé les mœurs simples et religieuses de leur pays d'origine. La bénédiction de Dieu semble s'étendre sur eux et féconder leurs travaux.

Je me suis fait raconter l'histoire de cette petite colonie. Le fondateur de Bourbonnais est un nommé Levasseur, natif de St. Ours du Richelieu. Il fut d'abord commis-traité chez les Sauvages qui habitaient les bords du lac Michigan. Un jour que les Peaux-Rouges avaient goûté à l'eau-de-feu, ils voulurent massacrer Levasseur et ses com-

[1] Voir la *Voix de l'Ecolier* du 1er Janvier 1877.

pagnons ; mais ceux-ci, toujours sur le qui-vive, s'aperçurent du danger qui les menaçait et prirent prudemment *la clef des bois*. Leur fuite ne fut pas inquiétée. A la nuit tombante, ils arrivèrent à l'endroit même où s'élève aujourd'hui Bourbonnais. Habités à la vie nomade et accidentée des traiteurs, nos fugitifs envisageaient sans la moindre appréhension une nuit passée sous la voûte sombre et solitaire de la forêt ; mais, lorsque les premiers rayons du soleil eurent fait apparaître à leurs regards charmés toute la beauté du site qu'ils avaient choisi pour leur halte nocturne, Levasseur conçut l'idée de s'établir dans ces parages où la main de la Providence semblait l'avoir conduit.

Il parvint à se faire céder par le gouvernement des Etats-Unis une vaste étendue de terrain, équivalant à peu près à une seigneurie. Quelques Canadiens, attirés par la fertilité du sol, vinrent bientôt s'y établir, mais la colonie ne fit des progrès sérieux que vers l'an 1852. On se rappelle que, dans ce temps, Chiniquy inondait le Canada de proclamations où l'Illinois était dépeint comme la terre promise. Chiniquy était alors dans toute la splendeur de sa popularité ; ses appels, conçus dans un style entraînant et exagéré, eurent un immense retentissement. Une foule de familles désertèrent la patrie ; il y eut sans doute de nombreuses et cruelles déceptions, mais il est constant que de cette époque date proprement la florissante colonie canadienne-française de l'Illinois.

Bourbonnais est aujourd'hui un joli village, possédant un magnifique collège, dirigé par des compatriotes, les religieux de St. Viateur ; une grande église en pierre, desservie par un excellent curé canadien ; un couvent établi sur un pied très-respectable et tenu par les bonnes Sœurs de la Congrégation.

De Bourbonnais, lieu ordinaire de ma résidence, je faisais presque journellement de charmantes excursions dans les localités environnantes. Je visitai ainsi successivement St. Georges, Ste. Anne, Ste. Marie, St. Jean-Baptiste de l'Erable, Papineau, etc. On se croirait en plein Canada dans toute cette zone ; on y retrouve, avec un plaisir inexprimable, la politesse, l'urbanité, la franche hospitalité et même l'antique gaîté gauloise qui distinguent nos paroisses du Bas-Canada. Les cures sont desservies par des prêtres canadiens pleins de zèle et de dévouement, qui ont fait et font encore un bien immense dans ce pays jeune, mais riche d'avenir.

Chrétiens fervents, intrépides travailleurs, les habitants de cette intéressante colonie sont heureux, parce qu'ils ont conservé, pures et intactes, les saines traditions d'honneur, de loyauté et de religion qui ont fait la gloire de nos ancêtres. Des larmes d'attendrissement s'échappent de leurs yeux, lorsqu'ils songent à leur patrie bien-aimée. Un pieux enthousiasme illumine leurs traits, lorsqu'ils parlent à leurs enfants de ce Canada lointain, si cher à leur cœur. Ils trouvent dans leur ardent patriotisme des paroles éloquentes pour décrire nos belles campagnes arrosées par le roi des fleuves ; ils trouvent des accents émus pour dépeindre nos églises, nos magnifiques cérémonies religieuses ; pour parler de nos évêques, du vénérable et illustre Mon-

seigneur Bourget, des anciens curés de leurs paroisses, de nos maisons d'éducation et de ces mille souvenirs intimes qui infusent si profondément dans les cœurs bien nés l'amour de la patrie.

Les jeunes Canadiens, qui ont vu le jour sur ce sol étranger, écoutent avec une admiration respectueuse ces descriptions pathétiques, ils professent un culte pieux pour cette Nouvelle France, berceau de leurs aïeux, qui leur apparaît toute parée de vertus et resplendissante de gloire. Oh ! oui, mes chers compatriotes, aimez toujours votre Canada, implantez dans votre nouvelle patrie, cet esprit religieux, héritage précieux de nos ancêtres, cet esprit catholique auquel notre nationalité a dû sa force et auquel elle devra son maintien.

J. E. L.

(A continuer.)

LETTRE DE BELGIQUE.

Anvers, le 8 Janvier 1877.

Monsieur le Rédacteur,

La *Voix de l'Ecolier*, dont l'écho lointain, répercuté par delà les océans, est venu déjà six fois jusqu'à moi, est entendue avec plaisir en Europe, où elle trouve des amis qui s'intéressent infiniment aux progrès des élèves et à la prospérité du Collège Joliette.

Chers élèves de cet établissement, la renommée de votre excellente conduite, franchissant les espaces, arrive ainsi jusqu'à moi. Je lis attentivement ces noms qui, hier encore, m'étaient inconnus, et qui maintenant me deviennent presque familiers ; je remarque combien de fois les mêmes se représentent et je vous aime sans vous connaître, vaillants jeunes gens, qui bientôt serez des hommes sur lesquels la Religion et la patrie pourront compter.

Aussi est-ce un véritable plaisir pour moi de vous faire connaître, par l'intermédiaire de cette *Voix de l'Ecolier* que tous sans doute vous chérissez, les gloires catholiques de ma patrie bien-aimée et les belles œuvres chrétiennes qui y fleurissent. Puissé-je être assez heureux pour vous intéresser et vous être utile tout à la fois !

Dans ma première lettre, je vous ai parlé de nos Cercles catholiques ; celui de Bruxelles, l'élégante et vaste capitale de la Belgique, a eu dernièrement une belle fête de l'intelligence et du cœur. La brillante conférence de M. Chesnelong mérite assurément cette qualification. L'honorable membre du Sénat français a traité une question qui, quoique bien souvent débattue, a toujours son actualité. "La Religion, ses origines, son but," tel est le thème fécond que l'éminent orateur a développé devant un auditoire nombreux et choisi. M. Chesnelong a été magnifiquement éloquent, de cette éloquence virile et entraînante qui jaillit de la foi et du cœur. "Ce n'était pas, comme il arrive presque tou-

jours en pareille circonstance, le talent oratoire de l'habile conférencier qu'on admirait le plus en lui, c'était surtout l'unction pathétique du missionnaire venu de loin, pour nous parler de Jésus-Christ avec les accents de cette chaude parole où se révèle, non la prétention de d'éblouir, mais le désir d'affirmer, preuves en main ; non le souci de briller, mais le besoin d'aimer et de faire aimer. Transportés par l'orateur dans les plus hautes régions de la pensée chrétienne, les auditeurs émerveillés semblaient aspirer à longs traits les flots de lumière qui coulaient des lèvres de l'illustre conférencier. La salle entière éclatait parfois en applaudissements enthousiastes qui ne pouvaient s'arrêter. Cette belle séance demeurera marquée dans les annales du Cercle catholique de Bruxelles ; le souvenir laissé par Mr. Chesnelong dans les cœurs de ses auditeurs, s'y fortifiera par la germination active et féconde des grandes et nobles paroles qu'il leur a prodiguées.

Il y a quelques semaines a été tenue en l'hôtel de Mr. le prince Eugène de Carman-Chimay, la première session de la *Société scientifique* de Bruxelles. Fondée le 18 Novembre 1875, cette utile association compte en ce moment plus de 600 membres. Elle a éveillé des sympathies non-seulement en Belgique, mais encore dans le monde scientifique de l'Europe entière. Ses membres ont été recrutés dans le clergé, l'armée, le génie, l'industrie, les corps académiques, le personnel des collèges, etc. C'est surtout à l'université de Louvain qu'elle doit, en Belgique, le plus clair de ses forces.

La pensée à laquelle la *Société scientifique* doit son origine n'a rien perdu de son opportunité ; plus que jamais le domaine scientifique menace de devenir le théâtre d'une lutte entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas ; entre ceux qui veulent au nom du progrès de la science, arracher à l'humanité tout ce qui fait sa véritable force, et ceux qui refusent d'admettre que la matière est tout. Cette impression si vive que produisent sur la foule les découvertes merveilleuses de la science et ses applications plus étonnantes encore ; la confusion entre des résultats acquis, incontestables et les théories mouvantes, hasardées, qu'on y rattache audacieusement, voilà ce qu'exploitent contre nos croyances, tous les jours, dans toutes les publications, des hommes dont l'ignorance n'a d'égale que leur hardiesse. Ils ne se contentent pas de tirer des progrès de la science, des arguments contre notre foi et des attaques contre l'Eglise ; ils se parent avec orgueil de quelques noms distingués que leur offre la science incroyante, et, montrant les catholiques avec mépris, ils disent : " Voyez, ils ne travaillent pas, il n'ont point d'hommes illustres ; les ténèbres sont leur partage." Et la masse finit par les croire. La *Société scientifique* veut arracher cette arme aux mains de l'impiété menteuse : elle veut prouver aux faux savants par des raisons et par l'évidence des faits qu'ils trompent sciemment.

Cette première session a réussi au delà de toute espérance. Les travaux de la Société ont été marqués au coin du plus haut intérêt et tout nous permet d'augurer favorablement de cette chrétienne et belle entreprise.

S. M. Léopold II, roi des Belges, vient de prendre une noble initiative, en provoquant à Bruxelles la réunion d'un Congrès de savants géographes, pour aviser

aux moyens d'abolir la traite des nègres dans l'Afrique centrale, et de planter définitivement l'étendard de la civilisation sur le sol de ces contrées sauvages. Les bases d'une association internationale destinée à résoudre cette question, ont été arrêtées depuis plusieurs mois et il a été décidé que des comités spéciaux seraient créés dans les divers pays représentés au Congrès.

L'établissement de stations pacifiques et hospitalières sur les côtes et dans l'intérieur du continent africain, ainsi que l'exploration, sur une vaste échelle, de ces régions presque impénétrables jusqu'à présent, ne seront pas moins favorables à la propagation du christianisme et de la vraie civilisation, qu'au progrès de la science et au développement des relations commerciales. Toutes les tribus de l'Afrique centrale étaient autrefois bienveillantes et sans défiance : ce sont les blancs, les traitants et les explorateurs sans scrupule qui les ont aigries contre l'étranger. Ce ne seront pas la force et la violence qui les ramèneront à des sentiments plus doux. Pour régénérer ces peuplades, il faut s'adresser à leur cœur, il faut les captiver par la Religion. Qu'on en soit convaincu, les nègres africains resteront certainement insensibles à la poésie de la bureaucratie civile, aux charmes de l'économie administrative et aux fleurs de la solidarité utilitaire. Ce sont des missions et non des comptoirs qu'il faut dans ces pays ; des missionnaires catholiques, sans autre bagage que la Croix et l'Evangile et non des marchands philanthropes encombrés de ballots et de caisses de marchandises.

Il est très-consolant de voir aujourd'hui d'augustes et généreuses sympathies s'intéresser à ces races si malheureuses et si profondément déchues. Le roi Léopold II, promoteur de cette vaste entreprise, a obéi avant tout à une idée chrétienne et civilisatrice et je suis heureux d'ajouter que ce projet grandiose a reçu, en Belgique et à l'étranger, le meilleur accueil.

S. E. le cardinal Deschamps, archevêque de Malines, durant un séjour de trois mois qu'il vient de faire à Rome, a utilisé, pour le bien de l'Eglise, le repos qu'il s'était vu prescrire. L'illustre Primat de la Belgique s'est employé entre autres choses à faire des démarches actives auprès du Saint-Père à l'effet d'obtenir l'extension du culte de Ste Julienne. Cette sainte est une de nos gloires nationales ; c'est elle qui a fait surgir du sol belge, au XIIIe siècle, le fleuve d'adoration qui arrose aujourd'hui l'univers catholique et qui s'appelle la FÊTE-DIEU.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner ici un rapide aperçu de l'histoire de l'humble vierge qui fut la promotrice de la fête du Très-Saint Sacrement. Née au village de Rétime, près de Liège, Julienne perdit ses parents à l'âge de 5 ans ; ses tuteurs la firent élever au monastère du Mont-Cornillon à Liège, où son éducation fut confiée à une religieuse, nommée Sapience, qui était profondément versée dans la science des Saints.

Julienne se trouva, dès son enfance, éprise de l'amour le plus ardent par l'adorable Sacrement de nos autels. Après sa prise d'habit, qui eut lieu en 1207, elle occupa constamment un petit oratoire voisin de l'Eglise, où elle goûta les plus pures délices de la contem-

plation, tout en se livrant aux pratiques de la plus austère pénitence.

Un jour elle eut une vision dans laquelle une voix céleste lui apprit que Dieu l'avait choisie pour faire instituer dans l'Église universelle, une fête spéciale en l'honneur du T. S. Sacrement. Se jugeant indigne d'une si haute mission, l'humble religieuse ne se décida, qu'après de longues hésitations, à communiquer à ses Supérieurs les fréquentes révélations qu'elle recevait du Ciel. L'autorité ecclésiastique examina mûrement la chose et Robert de Torote, Evêque de Liège, porta, en 1246, le décret d'institution de la Fête-Dieu pour tout son diocèse. Ce fut encore un ancien archidiacre de Liège, devenu Pape sous le nom d'Urbain IV qui publia, en 1264, la bulle qui étendit la Fête du St. Sacrement à toute la Chrétienté. Julienne était morte en odeur de sainteté en 1258, et ses restes vénérés avaient été déposés à l'abbaye de Villers de l'ordre de Cîteaux.

L'ancien couvent du Mont Cornillon existe encore en partie aujourd'hui et est occupé par les religieuses Carmélites qui ont leur chœur dans l'oratoire même de Ste Julienne. Le sixième jubilé séculaire de l'institution de la fête du T. S. Sacrement a été célébré avec une pompe extraordinaire à l'église collégiale de St. Martin à Liège en 1846. Le Cardinal-Archevêque actuel de Malines, alors simple membre de la Congrégation du St. Rédempteur, prêcha ce jubilé de concert avec le Père de Ravignan et l'abbé Dupanloup, depuis évêque d'Orléans.

Mgr. Deschamps a fondé en Belgique, il y a quelques années, une Congrégation ayant pour titre, "Dames de Ste. Julienne, Apostolines du St. Sacrement." Ces religieuses sont toutes vouées au culte du St. Sacrement, elle s'occupent aussi de l'œuvre des retraites pour dames et jeunes filles, ainsi que de l'enseignement de la doctrine chrétienne, dont elles donnent des cours appropriés à tous les âges et à toutes les conditions.

Je termine par une nouvelle qui sera accueillie avec joie par tous les amis de la Religion. Le conseil communal de la ville de Termonde (Flandre Orientale) vient de prendre une décision qui l'honore. Cette vieille cité flamande eut la gloire d'être le berceau du Révd. Père Pierre-Jean de Smet, l'héroïque et infatigable apôtre, qui porta si heureusement le flambeau de la Foi aux tribus indiennes des Montagnes-Rochieuses et fut plus tard le négociateur de la paix entre ces mêmes peuplades baptisées par lui et le gouvernement des Etats-Unis. Le Révd. Père de Smet est mort à St. Louis, Mo, le 23 Mai 1873, dans la 73e année de de son âge et la 46e de son apostolat.

Une statue monumentale sera érigée à l'humble Jésusite sur une des places publiques de sa ville natale ; S. M. le Roi, la ville, la province et ses nombreux admirateurs en paieront les frais. Honneur à la catholique Belgique qui sait ainsi reconnaître le mérite et immortaliser la mémoire d'un de ses plus dignes enfants et montrer en même temps aux générations présentes et futures ce que peut un prêtre animé de l'esprit apostolique.

E. S.

INFORMATIONS DIVERSES.

Il se rencontre dans l'année scolaire, outre mille petites difficultés quotidiennes semées sur la route de l'écolier, deux passages épineux, comparables aux barrières qui hérissent un champ de courses, et qu'il faut nécessairement franchir pour arriver au but. Ce sont les heures où l'élève, en face de ses juges, se voit forcé d'exhiber son bagage scientifique ; heures lentes et inexorables, où il faut rendre des comptes parfois arriérés ou en désordre ; heures de crise qui se représentent, avec une régularité invariable, deux fois l'an et qui portent, en style de l'école, le nom abhorré d'EXAMEN.

Il y a entre les deux examens semestriels une différence fondamentale. Celui de Janvier, froid comme la bise saturée de frimas, est particulièrement odieux. Inaccessible à la pitié, il laisse à peine au pauvre écolier qui se croit ou qui est réellement exténué, le temps de reprendre haleine ! D'une avarice sordide, il semble rémunérer à regret un labeur opiniâtre de cinq mois par un fugitif moment de repos ! Mais l'examen d'été, aussi rigide à la vérité que son congénère, n'a pas cependant dépouillé tout sentiment d'humanité. A peine ce pas périlleux est-il accompli, à peine ce dernier anneau d'une chaîne fictive s'est-il détaché, que les vacances apparaissent avec leurs enivrantes perspectives de délassements, de joie et de liberté.

Tous ceux qui ont passé par les bancs de l'école, savent que l'élève, même le plus ferré, n'affronte pas sans une secrète émotion l'épreuve de la sellette classique. Les matières sont si vastes et si multiples !... Il y a les matières préférées et les matières antipathiques, et l'examen, brutal et sans entrailles, les embrasse toutes indistinctement !... Redoutable pour l'élève studieux, l'examen se présente à l'écolier peu travailleur, comme une échéance fatale à un débiteur insolvable. C'est un fantôme hideux qui, longtemps à l'avance, trouble son insouciant somnolence et qui se dresse tout-à-coup devant lui avec les allures d'un vengeur inflexible.

Le 29 Janvier, un soupir de soulagement s'exhalait de toutes les poitrines : l'examen, commencé le 22, venait de finir et les notes étaient proclamées *ex cathedra* par le Rev. Père Directeur. Le résultat de l'examen est très-satisfaisant et constate qu'un travail sérieux a été fait pendant le 1er semestre. L'immense majorité des élèves a paru avec honneur devant les examinateurs.

Nous publions avec plaisir les noms de ceux qui se sont plus particulièrement distingués dans chaque classe :

COURS LATIN.

Philosophie—MM. Jos Asselin et Max Olivier, Joliette.

Rhétorique—MM. Jos Soumis, Ste Béatrix et Jos Thériault, Joliette.

Belles-Lettres—MM. A Renaud et P Desmarais, Joliette.

Méthode—MM. N Prévile, St Alphonse ; E Foucher, St Jacques et Alex Daigle, Belœil.

Éléments—MM. A Manseau, Drummondville ; Al Dugas, St Jacques et J Dumontier, St Barthélemy.

COURS COMMERCIAL.

Syntaxe—MM. H Colin, St Esprit ; N Desmarais, South Durham et J Hébert, Joliette.

Éléments—MM. Th Kelly, Joliette ; R Laurendeau, St Gabriel ; G Maxwell, St Damien.

Préparatoire—MM. R Boulet et A Turcotte, Joliette.

Classe anglaise—MM. M Moran, Hartford et A O'Keefe, Rockville, Conn.

N'ayant pu scinder la lettre de Belgique, il nous a été impossible de réserver un espace pour nos quittances d'abonn.

ROBINSON D'EAU

DOUVE.

CHAPITRE IV.

LA PÊCHE AUX ÉCREVISSSES.

Je donnai tant de peine à Nicolas et à sa femme, qu'ils déclarèrent à Mme de Puyjoubert qu'ils ne pouvaient plus concilier leur service avec la garde de ma turbulente personne. Ma mère prit donc un nouveau domestique uniquement chargé de me surveiller pendant les études, les récréations et les promenades. Comment Denis avait-il obtenu les certificats élogieux qui séduisirent Mme de Puyjoubert ? Je l'ignore ; mais il ne méritait guère la confiance qu'on lui témoignait. Il était sot à plaisir. Un grave défaut chez un homme chargé de surveiller un enfant. Je ne tardai guère à m'apercevoir du côté faible de mon géolier [c'est ainsi que j'appelais Denis.]

J'étais allé une fois, en cachette, avec Antoine, à la pêche aux écrevisses, et il m'était resté de ce plaisir défendu un souvenir plein de délices. Je fus pris d'une envie folle de faire avec Antoine une nouvelle partie de pêche. Je pensai jour et nuit aux moyens à prendre pour tromper la vigilance de ma mère et celle de Denis. Après y avoir bien réfléchi, voici le projet auquel je m'arrêtai.

Nous étions au commencement du mois de juin, c'est-à-dire dans les jours les plus longs de l'année. Je me lèverais à quatre heures, au moment où tout le monde dormait encore au château ; j'ouvrerais doucement les portes ; je franchirais le mur du parc à l'aide d'une échelle, et je rejoindrais Antoine sur la route. Il ne nous fallait pas plus de deux heures pour faire une superbe partie de pêche. Je serais revenu à six heures, c'est-à-dire avant le moment où ma mère entra dans ma chambre pour me faire dire mes prières du matin.

Antoine que j'attirai dans le parc et auquel j'exposai mon projet, le cribla de critiques et y trouva cent difficultés. Au fond, il aurait bien voulu n'être pas mon complice dans cet acte de désobéissance. Antoine suivait le schisme de la première communion, et des scrupules de conscience lui venaient. Il me fallut longtemps pour vaincre ces scrupules.

— Nigaud, lui dis-je, quel mal y a-t-il à aller pêcher des écrevisses à quatre heures du matin ?

— Sans doute, monsieur Georges, sans doute, répondit-il ; mais puisque ta mère te le défend...

Évitant de répondre à cette question embarrassante, j'appelai Antoine "peureux, poltron, lâche."

Le petit paysan, qui, l'hiver dernier, avait mis en fuite à lui tout seul, un énorme loup tentant d'emporter une brebis, ne s'émut pas de ces injures imméritées.

Changeant alors mes batteries, je reprochai à Antoine de ne plus avoir pour moi ni amitié ni dévouement depuis l'aventure de la passerelle. J'ajoutai :

— Si, au lieu de t'amuser tous les jours, tu étais, comme moi, courbé du matin au soir sur de gros livres français, latins et grecs, tu verrais si on n'éprouve pas le besoin de se distraire. Mais n'en parlons plus ; je vois bien que tu as cessé de m'aimer. J'irai seul à la pêche. Va-t'en si tu veux, me dénoncer à ma mère et à Denis, et toucher le prix de la trahison.

— Ah ! monsieur Georges ! monsieur Georges ! dit-il tout en larmes, peux-tu dire, peux-tu penser... ? Je ferai comme tu voudras.

A la bonne heure ! m'écriai-je ; je reconnais mon ami.

Une poignée de main scella notre réconciliation, et il fut convenu qu'Antoine m'attendrait le lendemain sous le mur extérieur du parc, avec les filets et les ustensiles nécessaires à la pêche.

Si j'avais pu douter de la gravité de la faute que je commettais, je m'en serais convaincu aux battements de mon cœur lorsque, le lendemain matin, je m'évadaï de ma chambre et du château, mes souliers à la main, avec les allures lâches et honteuses d'un voleur qui a peur d'être entendu et pris.

Le remords me quitta à la muraille du parc, et j'assistai au lever de l'aurore, comme aurait pu le faire l'homme le plus vertueux de la création. Le mois de juin est le plus beau mois de l'année, et le véritable printemps. Quelle fraîche matinée ! Quel beau soleil que celui qui s'élevait lentement au dessus de l'horizon, déchirant peu à peu son rideau de gaze, de pourpre et d'or ! En rase campagne, les oiseaux gazouillaient bien mieux que ceux du parc. On n'y voyait pas d'arbres taillés, de buissons peignés, de chemins sablés et ratissés. Foin de l'art et vive la nature ! Le poulain longtemps retenu à l'étable ne se précipite pas dans la prairie avec une joie plus vive que celle que je ressentais à gambader et courir en pleins champs. Antoine, secouant lui aussi son reste de remords, se mit à l'ouvrage de mon bonheur. Je ne crois pas qu'il se soit fait une pareille partie de pêche depuis qu'il existe des enfants, des ruisseaux et des écrevisses. Les bestioles se jetaient à l'envi dans nos filets, attirées par l'appât de la viande fraîche que nous y avions mise. A peine suffisions-nous à relever et à examiner nos engins de pêche. Mon compagnon s'étant déchaussé pour entrer dans le ruisseau, je l'imitai malgré ses représentations, et je pris, dans cette limpide eau courante, un délicieux bain de pieds, ne ressemblant que par le nom aux affreux pédiluves sinapisés ordonnés pour les migraines par le docteur Desourteaux. M'étant avisé de jeter de l'eau à la figure d'Antoine, celui-ci, perdant tout respect, me le rendit. Nous nous amusâmes comme des dieux.

— Monsieur Georges, me dit soudain Antoine ; le soleil est sur le point d'atteindre la cime des pommiers du clos Gervais, il doit donc être cinq heures et demie ; sortons de l'eau, mettons nos chaussures et filons, si tu veux être dans ta chambre à six heures.

— Encore un moment, dis-je.

—Je t'assure, monsieur Georges, dit Antoine au bout de cinq minutes, qu'il est temps de partir.

Je sortis du ruisseau en soupirant ; je remis mes bas et mes souliers ; je glissai cinq ou six écrevisses dans ma poche, et je pris ma course vers le château. Antoine voulut m'accompagner, mais je m'y opposai, dans la crainte qu'il fût vu par quelqu'un. Je voulais, comme pour l'enlèvement de la passerelle, être seul puni si notre faute venait à être découverte. Toujours ce même mélange de bons et de mauvais sentiments, de générosité et d'indiscipline !

Grâce à l'heure matinale et aux précautions que je pris, je pénétrai dans le parc, j'atteignis le château et je rejoignis ma chambre sans rencontre fâcheuse. Personne ne se douta de cette expédition quasi nocturne.

Soit que j'eusse été saisi par la fraîcheur de l'eau, à laquelle je n'étais pas habitué, soit, ce qui est plus probable, que j'eusse trop couru pour rentrer au château, je fus pris, vers midi, d'une gêne dans les deux côtés, accompagnée de frissons. Ma mère m'obligea de me coucher.

Le docteur Desourteaux, qu'on envoya chercher, arriva sur-le-champ. Il ordonna le repos au lit, la diète, le silence, l'immobilité, et d'amères tisanes. La punition de ma faute commençait. Elle fut sévère. J'eus une pleurésie qui me mit à deux doigts de la mort, et me retint trois mois au lit ou dans ma chambre.

Dieu seul et M. l'abbé Maréchal, mon confesseur, surent la véritable cause de cette maladie. Le docteur Desourteaux eut de graves soupçons qu'il ne chercha pas à éclaircir pour le moment.

Lorsque tout danger fut passé, il me dit un jour qu'il était seul avec moi :

—Depuis quand les écrevisses quittent-elles les ruisseaux pour venir d'elles-mêmes se loger dans la poche des habits des petits messieurs ?

Je feignis de ne pas entendre, et je soutins de mon mieux le regard perçant du docteur.

Le lendemain il me dit devant maman et M. le curé :
—Te voilà sauvé ; aime bien ta mère, car tu lui dois deux fois la vie : ce sont ses soins bien plus que mes remèdes, qui ont amené ta guérison.

M. l'abbé Maréchal me dit quelques jours plus tard.
—Vous seriez bien coupable, mon cher enfant, si, après la terrible et pourtant miséricordieuse punition que le bon Dieu vient de vous infliger, vous ne travaillez pas sérieusement à vous corriger de vos défauts, et en particulier de la curiosité, de la désobéissance et de votre caractère indisciplinable.

—Je vous promets, mon père, répondis-je en toute sincérité, que désormais personne n'aura plus de reproches à me faire.

—Ainsi soit-il ! mais priez Dieu. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.

Les bons conseils m'arrivaient de tous côtés, et je faisais à tous bon accueil.

(A continuer.)

Maisons Recommandées

A JOLIETTE.

Collège Joliette.

PRIX DE LA PENSION.

Demi-pensionnaires.....	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
Enseignement et pension.....	100.00
Lit, lavage, raccommodage.....	18.00
Usage d'un pupitre.....	1.00
Leçons et usage du piano.....	20.00

J. ULRIC FOUCHER, Marchand de *Pianos, Harmoniums, Moulins à Coudre*, etc., Rue Notre-Dame, JOLIETTE.

N. I. CHARLAND, Tailleur, Vis-à-vis le Bureau et Résidence de B. Vézina et D. Désormiers, Ecr., Notaires, Joliette.

A. DELISLE, Libraire et Relieur, Place-Bourget, près le Bureau du Télégraphe, Joliette.

C. H. B. LEPROHON, Agent pour les
"ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA"
(Contre le Feu et le Tonnerre) et "LA ROYALE CANADIENNE" (Assurance contre le Feu)
JOLIETTE

N. B.—M. Leprohon vendra aux conditions les plus faciles : *Chaux, Pierre, Sable*.

C. P. CHARLAND, AVOCAT. Bureau :—
Fisk's Block—Porte No. 1—Joliette

M. CHARLAND suivra les Circuits de Montcalm, Berthier et L'Assomption.

P. ST. JEAN, Marchand de Chaussures
RUE MANSEAU—JOLIETTE

J. B. BASINAIS, Marchand de meubles
Coin des Rues St Barthélemy et De Lanaudière
JOLIETTE

J. B. LAURION, Plombier et Ferblantier
Rue Manseau (A l'Enseigne du Castor et du Mai)
JOLIETTE

"LA VOIX DE L'ÉCOLIER"

DU COLLÈGE JOLIETTE

Parait le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE.

ABONNEMENT (payable d'avance)..... \$1.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la
Voix de l'Écolier toutes espèces d'IMPRESSIONS
aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.